

Fitila, une nouvelle revue radicale haoussa

FITILA est une nouvelle revue trimestrielle en langue haoussa qui a paru pour la première fois à la fin de l'année 1987. L'éditeur en est Abdulkadir Balarabe Musa, l'ancien gouverneur radical de l'État de Kaduna. L'équipe éditoriale regroupe des socialistes originaires du Nord et du Centre du Nigeria.

La revue se présente comme un mélange de témoignages personnels, d'analyses, de poésie, de caricatures et de commentaires sur la vie politique contemporaine au Nigeria. Elle constitue un phénomène tout à fait nouveau dans le monde de l'écriture haoussa et s'exprime dans un style parfaitement clair et compréhensible alors que le style journalistique haoussa qu'on rencontre à la radio ou dans le grand journal *Gaskiya Ta Fi Kwabo* est devenu très compliqué. La rhétorique de *Fitila* et la force de son expression sont telles qu'on peut voir en elle une nouvelle forme de discours politique en langue haoussa, dans un contexte marqué par la possibilité de création des nouveaux partis politiques avant l'instauration d'un régime civil en 1992.

La même équipe qui anime *Fitila* publie également un journal en anglais qui s'appelle « *The Analyst* ». Mais une comparaison entre les deux publications indique

que, en dépit du fait que certaines informations de politique étrangère figurent dans l'une et l'autre, *Fitila* concentre plutôt son attention sur le Nigeria, le Nord en particulier. Point n'est besoin de trop souligner l'importance du fait que *Fitila* soit entièrement écrit en haoussa. L'audience potentielle de cette langue est beaucoup plus vaste que celle de l'anglais, d'autant que les témoignages de l'homme de la rue sont restitués dans ses propres termes. De plus, en exposant un point de vue radical sur la vie et l'histoire, *Fitila* contribue au développement de la pensée et du langage politiques en haoussa. La revue indique d'ailleurs qu'elle entend suivre l'exemple de certains journaux, opposés aux pouvoirs établis dans le Nord pendant les années cinquante, comme le *Daily Comet* et le *Northern Star*, des étoiles qui n'ont pas duré.

Contre l'establishment nordiste

Sans prétendre livrer une analyse fouillée de l'idéologie de *Fitila*, il est incontestable que la revue se caractérise par des prises de position et des façons de voir la situation du Nigeria et son passé radicalement différentes des points de vue exprimés publiquement d'habitude, que ce soit dans les

quotidiens, les livres ou dans les médias audio-visuels, et que son audience va grandissant dans les villes du Nord-Nigeria. On se bornera ici à présenter des extraits de la revue et à donner une idée de son contenu.

L'éditorial du numéro 1 renseigne sur les objectifs de la revue ; en voici un extrait :

« Nous allons soutenir la lutte du peuple pour le progrès. Nous allons éclairer tous les coins obscurs ou l'opprimeur se cache. Nous démasquons les oppresseurs pour que l'homme de la rue puisse se rendre compte de la profondeur de leurs mauvaises intentions, de leur duplicité et oppression... Les médias, dans ce pays, ne font rien qu'étaler les opinions des oppresseurs... Tout est bon pour tromper les gens. Il n'y a aucun média qui cherche à protéger les droits du peuple : les fermiers, les ouvriers, les manœuvres, les petits marchands, les ouvriers industriels et les intellectuels qui cherchent le progrès. Fitila va combler ce vide. Elle va analyser, et donner aux progressistes la possibilité de dire ce qu'ils pensent et elle va dire la vérité d'une telle façon que tout le monde pourra la comprendre » (n° 1, p. 4).

Cet éditorial était suivi d'une lettre signée d'un lecteur de l'*Analyst*, de Bauchi, qu'il n'est pas inintéressant de citer :

« L'objectif de l'Analyst est d'exposer la situation d'exploitation qui prévaut partout, mais je m'étonne de constater qu'il s'adresse à très peu de gens du Nigeria. Nous savons tous que nous, les hommes de la rue, souffrons du mal à la main de ceux qui affirment qu'ils travaillent pour nous ou qui prétendent être nos chefs. La raison pour laquelle je dis que ce journal (l'Analyst-NDA) est très peu proche de nous, c'est que la majorité de nos compatriotes ne peuvent pas lire l'anglais, alors que presque tout ce que vous

exposez est écrit en anglais (dans l'Analyst-NDA). Si vraiment vous vouliez que les gens comprennent l'exploitation dont ils souffrent... vous auriez publié en haoussa afin que ceux qui sont opprimés puissent reconnaître nos oppresseurs directement » (n° 1, p. 4).

Que contenaient donc les premiers numéros ? Dans l'ensemble, très peu d'informations courantes ; *Fitila* publie plutôt des commentaires et des opinions sur des sujets très variés mais fait aussi une place à la poésie, aux caricatures, aux photos accompagnées de sous-titres cinglants. Elle comporte également les témoignages des acteurs ou observateurs d'événements politiques du passé, témoignages qui illustrent l'oppression évoquée dans le premier éditorial. Les plus importants sont peut-être ces longs commentaires sur l'histoire coloniale, sur les commissions les « chefs indigènes » avec le colonisateur et sur la perpétuation de l'exploitation de l'homme de la rue dans l'ère post-coloniale. Les articles les plus tranchants sont l'œuvre de Bala Usman.

Les questions sur lesquelles *Fitila* a fait des commentaires tournaient autour de sujets nombreux : la division religieuse entre chrétiens et musulmans comme ruse de la classe dominante, l'état des services médicaux, les cas de détournement de fonds publics, l'enrichissement démesuré, les élections locales, l'expropriation des terres, le manque de logement, des cas d'extrême pauvreté, des exemples de fraude dans la distribution du patrimoine, la corruption dans le sport, la grève ou la collusion entre les hommes d'affaires et l'aristocratie.

En ce qui concerne la politique étrangère, les articles de *Fitila* sont souvent pris directement de l'*Analyst*. Citons des articles sur

Israël et l'Afrique du Sud, l'OLP, le Nicaragua, Fidel Castro ou la théologie de libération dans l'Église catholique, etc.

Mais ce qui fait vraiment la singularité de la revue, c'est l'importance que celle-ci accorde aux témoignages personnels de ceux qui ont souffert de la politique du NPC (*Northern People's Congress*), le précurseur du NPN (*National Party of Nigeria*), le parti qui avait dominé la scène politique pendant les années cinquante et soixante. Les témoignages font état de brutalités, d'incendies de propriété, de mise en prison et même d'assassinat. Ces témoignages sont le fait de membres des partis d'opposition au sein du monde haoussa, en pays Tiv, au Borno et à Ilorin. De tels témoignages amplifient la critique violente, dans la revue, des cliques qu'on considère comme les héritières du NPC. Ainsi le célèbre héros du Nord, c'est-à-dire Ahmadu Bello, le Sardauna de Sokoto, devient le cerveau du réseau d'oppression et de corruption, selon *Fitila*.

Il est intéressant de noter l'utilisation de la poésie dans la revue. Les attaques virulentes contre la corruption, les détournements de fonds publics, l'oppression et d'autres maux sont une des caractéristiques de la poésie haoussa et ce, depuis l'époque où les poètes du *fihad* condamnaient les coutumes non-islamiques des rois haoussa païens. Ce genre de poésie peut être extrêmement virulent et, dans la revue, on retrouve ce ton. Mais la différence réside dans le fait que dans la revue, il y a proximité entre le poème, qui parle en termes généraux ou par insinuations, et les articles en prose sur les mêmes sujets dans lesquels les individus sont nommés et leurs méfaits illustrés par des preuves. Cette proximité constitue un

mélange explosif qu'on ne rencontre pas souvent ailleurs, dans les contextes de production de la poésie.

En somme, le langage de *Fitila* est caractérisé par un style assez direct et clair, non dépourvu de rhétorique, mais exprimé directement avec emploi d'expressions idiomatiques et un minimum de vocabulaire obscur. Cette caractéristique rappelle les premières années du journal *Gaskiya Ta Fi Kwabo*, lorsque Abubakar Imam en était le rédacteur en chef.

Les raisons d'un succès

Le courrier des lecteurs donne un aperçu de l'impact de la revue, ainsi que le montrent ces quelques extraits :

« *Je vous remercie pour la compréhension des choses que j'ai acquises en lisant Fitila ; autrefois j'en ignorais tout et maintenant, je comprends ce qui se passe* » (Pasteur Muhammed Ibrahim, Zaria, EKAS Church, Malali-Kaduna) ; « *j'ai lu le premier numéro et ça m'a beaucoup impressionné* (Nuhu Yusuf, Kano) ; « *tous ceux qui aiment la vérité vont aimer Fitila. J'ai déposé la mienne dans un endroit sûr pour l'avenir, j'espère que vous allez faire une enquête sur les avocats, les juges et les douaniers — ils sont parmi ceux qui pourrissent notre pays* » (Alhasan Dantata, Jos) (n° 2, p. 7).

« *Je suis sûr que les oppresseurs et ceux qui trahissent le peuple lisent ce que vous dites dans Fitila. Que Dieu fasse qu'ils changent leur façon de faire* » (Alhaji Musa Galadima, Sokoto) ; « *tous ceux qui attaquent Fitila attaquent aussi le peuple du Nigeria* ». (Alhaji Gana Umar, Maiduguri) (n° 4, p. 5).

« *En vérité, il nous faut vous remercier pour l'exposé que vous avez*

fait sur les bandits d'autrefois et d'aujourd'hui. Continuez, nous, les gens du Nigeria, sommes avec vous (Yahaya na Yaba, Jos) » ; « vraiment c'est nous, les jeunes, que le Sardauna et les gens du NPC ont blessés en s'opposant à nos aspirations au progrès. Nous avertissons ceux qui ont les mêmes opinions aujourd'hui que nous venons les combattre, eux et leur gouvernement capitaliste, ventouseux. Nous allons instaurer un gouvernement socialiste qui va se soucier de l'homme de la rue » (M.B. Schehu, Zaria) ; « continuez à démasquer nos oppresseurs, particulièrement parce que nous, les jeunes, nous ne savons pas ce qui s'est passé autrefois. Tout ce qu'on entend c'est du mensonge (Abdullahi Haruna Rahama) » (n° 5, pp. 5-6).

Quelques lecteurs font toutefois part de leur mécontentement :

« Je m'inquiète beaucoup de voir comment votre revue a essayé de dénigrer les réputations des morts et des autres que Dieu a bénis... Depuis 1943, personne n'a jamais dit que le Sardauna de Sokoto avait été mis en prison pour cause de détournement d'impôts, à part vous dans cette revue. Beaucoup de gens ont aimé le Sardauna et ils ne l'ont pas oublié... Vous affirmez également que M. Abubakar Gumni ne fait qu'alimenter la dissension religieuse. Il est honteux de dire de telles choses alors que tout le monde sait bien qu'il ne cherche que la promotion de la foi (Usman Mohammed Assada, Sokoto) » (n° 2, p. 7).

Un des aspects les plus intéressants de Fitila réside dans sa façon de se représenter l'histoire sous la plume radicale de Yusuf Bala Usman. Son analyse — dont nous livrons ci-dessous un extrait typique — des clivages religieux au Nigeria et de leurs manipulations politiques à l'ère coloniale et post-coloniale en est une illustration éloquente :

« Les Anglais ont fait tout ce qu'ils

pouvaient pour aggraver les différences et les incompréhensions entre chrétiens et musulmans, spécialement au Nord. A Katsina, Garkida, Toro, Gindiri, Kano et Wusasa, ils ont créé des écoles publiques ou des missions où ils ont inculqué aux étudiants chrétiens et musulmans certaines idées. A Katsina College, ils exaltaient la supériorité de l'administration musulmane avant l'arrivée des Européens. A Gindiri, ils mettaient l'accent sur la traite des esclaves et les noirs desseins de l'islam en Afrique. Malgré tout, lorsque les pressions en faveur de l'autonomie se sont affirmées dans les années trente à cinquante, ces tentatives pour semer la haine entre chrétiens et musulmans se sont estompées. Des syndicats fondés sous la direction de certaines personnes comme Michael Imoudu en 1931-1932, ont unifié les travailleurs sans aucune distinction religieuse. Lorsque le NCNC fut fondé en 1944, il a rassemblé la plupart des nationalistes nigériens. Les autres groupes de jeunes radicaux comme le NEPU et les Zikistes ont inclus chrétiens et musulmans sans distinction. Parmi les chefs de ces partis et organisations, il y avait Sa'adu Zungur, R.A.B. Dikko, Habib Raji Abdullah, Zanna Bukar Dipcharima, Peter Kpuum, Aminu Kano, Bello Ijumu et Abubakar Zukogi. Cette unité des nationalistes nigériens n'était basée sur aucune distinction de tribu de religion et elle a fait peur aux colonialistes qui ont commencé à encourager les aristocrates et les riches à attaquer le NCNC. Le Docteur Azikizwe s'est embourbé dans ses tentatives visant à introduire le tribalisme que Bode Thomas et Awolowo étaient en train d'encourager » (n° 5, p. 11).

Les articles de Bala Usman méritent une lecture attentive ; leur force vient de ce mélange entre la polémique et les « faits historiques », ainsi que le montre cet extrait sur la manipulation des clivages religieux :

« Actuellement au Nigeria il y a une situation désastreuse. Le danger qui nous guette est l'exploitation de la religion. Cela peut détruire le pays tout entier et nous mener aux massacres en masse. Le carnage que ça entraînerait éclipsera les guerres qu'on voit au Soudan, au Liban et en Irlande du Nord. Les problèmes de famine, de pauvreté et de chômage s'aggravaient et ne parlons pas du nombre de gens qui seraient tués. Pour l'homme de la rue au Nigeria, chrétien ou musulman, il n'y a rien de plus important que la confiance et l'entente entre lui et son compatriote parce que tous les deux ont été opprimés ensemble. Entre l'homme de la rue et son oppresseur, quelle que soit sa religion, il ne peut y avoir que lutte pour la libération » (n° 5, p. 4).

Sur les détournements de fonds et dans le contexte de l'interdiction de participer aux futures élections, prononcée par le général Babangida à l'encontre des anciens politiciens, Fitila est aussi polémique :

« Le général Babangida dit que l'interdiction est imposée afin de donner au Nigeria le temps de trouver une nouvelle voie publique et de nouveaux hommes qui aiment leur pays. Mais si vous analysez cette interdiction et les raisons données, vous verrez qu'elle n'aura pas l'effet recherché... L'interdiction ne concerne pas ceux qui ont été élus sous le deuxième gouvernement civil, c'est-à-dire ceux qu'on n'a pas trouvés coupables et qui ont servi du 1^{er} octobre jusqu'à la fin de décembre 1983. La raison invoquée pour justifier cette exclusion est que ces gens n'ont été au pouvoir que trois mois seulement et qu'ils n'ont pas eu la possibilité de détourner des fonds. Cette explication ne tient pas. Tout le monde sait bien que, en trois mois seulement, Alhaji Sabo Bakin Zuwo

a utilisé sa position comme gouverneur de l'État de Kano pour voler trois millions et demi de naira... Ce gouvernement a confisqué cet argent volé et condamné Sabo Bakin Zuwo à 21 ans de prison pour avoir volé l'argent du peuple. Donc, il n'est pas possible que le gouvernement dise qu'il veut exclure les politiciens du deuxième gouvernement civil parce qu'ils n'ont pas eu le temps de faire des dégâts » (n° 1, p. 24).

Sur les écarts entre les riches et les pauvres, Fitila a publié une série d'articles, notamment dans son numéro 2. L'un d'entre eux raconte une journée ordinaire dans la vie d'un général, d'un vieux pauvre, d'une femme de chef de canton, d'une femme pauvre, et d'un homme d'affaires. Mais l'extrait suivant consacré aux problèmes du logement souligne parfaitement le contraste entre riches et pauvres, selon Fitila :

« Juste après le départ des colonialistes, ceux qui avaient le pouvoir se sont rendu compte qu'acheter des terres était un moyen simple de s'enrichir. Ils ont utilisé leurs positions au gouvernement pour s'approprier de bons terrains presque libres... Les banques leur ont donné de l'argent et ils ont construit de grandes maisons en ville qu'ils ont louées. En trois ans de loyer, ils avaient payé les frais de construction, le reste étant tout bénéfique. Depuis l'indépendance, il n'y a pas eu de moyen plus simple pour gagner de l'argent que de bâtir des maisons en ville. On dit qu'il y a un émir ici au Nord qui est mort en 1970 en laissant 350 maisons. Et nous avons entendu parler de quelqu'un qui en possède mille ! De l'autre côté, il y a tant de gens qui ne peuvent même pas bâtir une maison à eux et qui deviennent les esclaves de ceux qui possèdent les maisons. Pour la plu-

part, ce sont des travailleurs, des petits marchands et autres « orphelins », et, pour eux, trouver une maison est impossible. Pour l'ouvrier qui gagne 120 naira par mois, presque la moitié du salaire est consacrée au loyer ; le transport va lui coûter 10 à 30 naira et il ne lui restera pas grand chose pour nourrir sa famille, et on ne parle pas de payer l'école ou les médicaments » (n° 2, p. 18).

On pourrait multiplier ainsi les extraits illustrant la façon dont *Fitila* dévoile la réalité sociale et

politique au Nigeria. Cette revue représente incontestablement par son style et son « traitement » de l'information, un développement original dans l'écriture haoussa. Mais ce qui est important au plan politique, c'est que le point de vue reflétant les intérêts des pouvoirs établis dans le Nord est, avec *Fitila*, soumis désormais à une concurrence radicale.

Graham Furniss

Du bon usage de la science : l'« école historique burundo-française »

L*A crise d'août 1988 au Burundi* (1) est le titre du livre que J.-P. Chrétien et son équipe ont récemment publié. Il est impossible de ne pas y réagir, même si ce n'est pas sans risque. Je ne suis pas en effet l'auteur de plus de mille pages sur le Burundi, comme l'a fait remarquer M. Chrétien à un autre chercheur, qui avait eu la témérité de mettre sa démarche en cause (2). Je ne fais pas non plus partie de cette « école historique burundo-française » (p. 75) (3), qui semble revendiquer le monopole de la vérité scientifique sur le Burundi ; je suis simplement de ceux qui suivent atten-

tivement la région des grands lacs. Cela étant, le fait de ne pas être « burundologue » n'est peut-être pas sans avantages : pour ceux qui ne sont pas impliqués, le risque du parti-pris est en effet moins grand. Il est évidemment impossible dans une note succincte d'analyser point par point la façon dont cette « école » présente l'histoire contemporaine du Burundi. C'est donc en m'appuyant sur quelques exemples que je tenterai de le faire, par référence principalement à ce qu'écrit J.-P. Chrétien.

La façon d'écrire cet historique utilise des techniques bien connues : sélection des données, demi-